



N°23 Avril / Mai 2013 Un diamant de mille Khara est né !

**David S. Khara, notre ami écrivain à
Beaucouzé**

Nous le revendiquons : David est notre ami et c'est un merveilleux écrivain. A tel point qu'il bénéficie d'une chronique dans « La tête en l'ère » par le « maestro » Artikel Unbekannt et d'une dans « La tête en noir » par votre modeste serviteur humble et tout, et tout... David est un prodigieux conteur dont l'écriture s'affine au cours de ses livres avec intelligence. Le projet Morgenstern clôt une trilogie exceptionnelle. Eythan est mon ami ! Et d'ailleurs je me suis rasé la tête en hommage !

Vous trouverez le programme de Beaucouzé sur le site de Phénomène J www.phenomenej.fr dès qu'il sera à disposition. Toujours est-il que le 16 avril, David S. Khara y sera interviewé par des membres d'imaJn'ère. Cet entretien sera partiellement diffusé dans l'émission imaJn'ère le jeudi 18. On y parlera des « Projets » et des projets, dont la suite de « Les vestiges de l'aube » à paraître au « Fleuve Noir » et d'adaptation cinéma...

**Justine Niogret, Jean-Bernard Pouy,
Jean-Hugues Oppel, Michel Borderie...**

Et plein d'autres invités à cette convention imaJn'ère qui rassemblera un plateau d'artistes et d'écrivains qui ravira les passionnés de l'imaginaire.

Le rat bubonique de Trash – la nouvelle collection de Gros Gore qui tache – devrait bientôt révéler avec ses intestins délicatement extirpés à la petite cuillère, les auspices enchanteurs de cette convention qui aura lieu du 7 au 9 juin aux salons Curnonsky. Inauguration le jeudi 6 juin à 19H30/20H.

**Le concours de nouvelles SFFF
imaJn'ère 2013 : les gagnants !**

Des stigmates visibles sur les visages émaciés des membres du jury, épuisés mais heureux. Ils ont en effet réussi à sélectionner sept gagnants talentueux qui verront leurs oeuvres enrichir l'anthologie « Riposte-Apo » dont la vente par souscription sert à financer l'association et ses manifestations.

Les nouvelles gagnantes sont :

- « Le sérum » de Guillaume Bergey
 - « La peine Capitale » de Christian Bergzoll
 - « L'éclat des Ténèbres » de Sylvain Boïdo
 - « Les derniers terriens » de Xavier Fleury
 - « Seul » de Tesha Garisaki
 - « Un ciel parfait » de Romuald Herbreteau
 - « Songeries dans l'antichambre de la Mort par l'Horloger de l'Apocalypse » de J.V. Martineau
- JEAN-HUGUES VILLACAMPA.**

Vous trouverez le fanzine à la boutique : Phénomène J : 3 rue Montault Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : www.phenomenej.fr à télécharger (Tous les numéros sont accessibles!)

La Tête en L'ère

imaJn'ère & Phénomène J.

**3, rue Montault 49100 Angers
imagjner@phenomenej.fr**

Rédaction: Jean-Hugues Villacampa(2009), Artikel Unbekannt (2009), Patrice Verry(2009), Tyrannosaurus Imperium(2010), Darth Gerbillus (2011) Bandeau : © Philippe Caza (2011)



Où il s'avère que « Gueule de Truie » est une tête de cochon ! (Justine Niogret Critic)

Sans rire. Y'en a qui ne doute de rien.

C'est une sorcière la Justine et je ne dis pas ça pour son insolente rousseur.

Quelques nouvelles de qualité paru ça et là (chez certains bels endroits) et deux merveilles : « Chien du heaume » et « Mordre le bouclier » qui lui collent une étiquette d'excellence et de « genre ».

Bon! Une carrière tracée dans le « genre » !

Et puis non. Paf ! Un post-apo !

Justine Niogret possède un talent rare : elle promène son « petit » monde de lecteurs sans lui laisser la moindre chance de savoir où. Je connais un Serge Brussolo dont c'est une grande spécialité mais qui utilise une méthode très différente : au mi-parcours de son roman il réoriente complètement son histoire.

Avec Justine Niogret, rien de tout cela. La narration semble évoluer linéairement et se modifie à touches subtiles dans des directions que rien ne laissaient présager. Et le tout sans être assailli par une kyrielle de personnages improbables que nous assèment sans discontinuer les écrivains d'œuvres dites complexes.

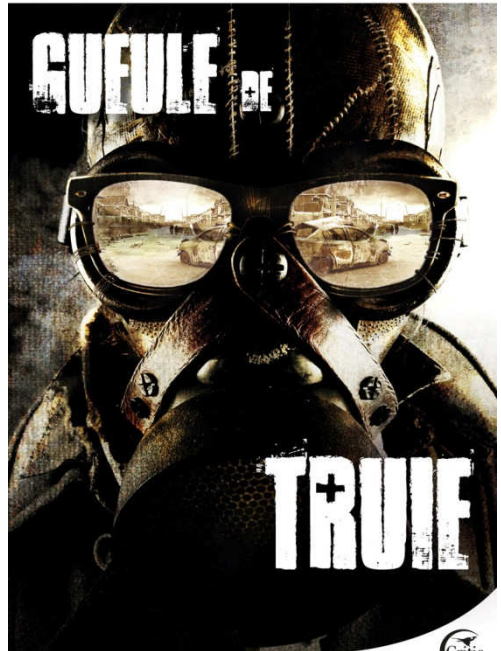
Bon, OK, on a compris : elle est top Justine ! Mais c'est quoi ce roman ?

La couverture a un faux air de « Fall Out » (un jeu « post-apo » très sympa dans ses deux premiers opus) avec une personne portant un masque à gaz

rapiécé dont le reflet sur les verres montre un paysage urbain dévasté avec des carcasses de voitures. Le tout dans les tons bruns. Très gai !

L'apocalypse a eu lieu. Dieu l'a voulu ainsi afin d'éradiquer la vie de la planète. Partant de ce charmant principe, les Pères de l'Eglise élèvent des inquisiteurs dont le but est d'éliminer les restes des populations humaines trop idiotes pour avoir bien assimilé le message divin.

JUSTINE NIOGRET



Editions Critic



« Gueule de Truie » est l'un de ces inquisiteurs. Et un bon. Sans pitié, efficace, méprisant, il traque les loques peureuses peuplant les restes des infrastructures urbaines.

Jusqu'à la rencontre ! Avec la grâce ! La grâce et sa boîte !

...malaxant ses personnages comme des entités à modeler aux désirs de destins forcément funestes.

Le roman devient alors initiatique. Les « héros » entament un périple s'apparentant à un pèlerinage,

croisant quelques (rares) personnages typés qui chacun influenceront sur un destin inattendu et pourtant d'une implacable logique.

Il n'est pas simple de résumer un roman où chaque chapitre porte son lot de révélations, malaxant ses personnages comme des entités à modeler aux désirs de destins forcément funestes.

Le problème, le seul vrai problème est de vendre une œuvre aussi marginale.

Car heureusement, j'ai le sang froid : la valeur d'un tel ouvrage avoisine sans rougir d'un point de vue littéraire un « Rêve de gloire » du regretté Wagner.

Dans ces deux œuvres (très différentes) l'immersion est complexe mais gratifiante. L'hermétisme relatif des personnages décrits, de leurs implications au monde est une porte ouverte à notre intelligence, où personne ne devrait résister à s'engouffrer.

Les deux resteront sans nul doute de flamboyantes icônes du « genre » mais je crains que ce ne soit pas « tout de suite »... Seuls les lecteurs de « Gueule de truie » sauront transmettre la passion qu'il peut susciter.



Thomas Geha (un spécialiste du post-apo) ne s'est pas trompé. Justine restera une « grande » de la SF comme quelques rares autres qui trainouillent dans la sphère SF en ce moment et dont le talent ne reste plus qu'à être découvert par les âmes curieuses que devrait être tout lecteur de SF.

Il est bien possible que vous puissiez discuter avec la Dame durant la convention imaJn'ère 2013...

« Gueule de truie ». Lisez le ! Où je vous bouffe !

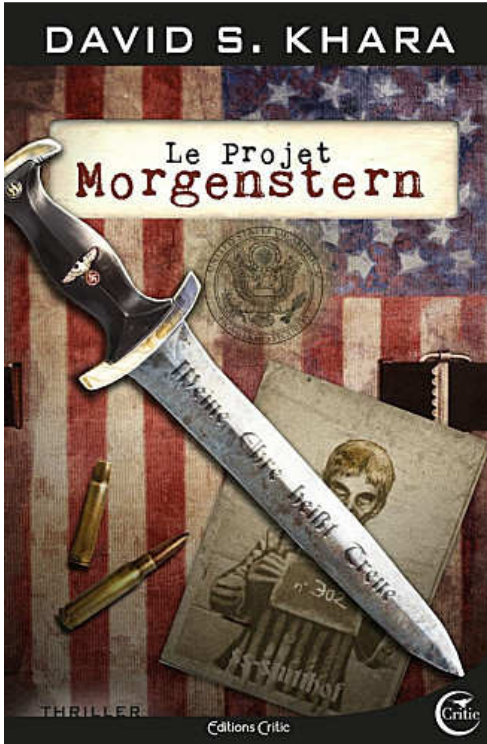
TYRANNOSAURUS IMPERIUM

« Si la guerre est horrible, la servitude est pire » : Le projet *Morgenstern*, de David S. Khara..

Alors voilà. Cette fois ça y est. Il est sorti. Un an et demi après *Le projet Shiro*, le très attendu *Projet Morgenstern* vient clôturer la trilogie initiée par *Le projet Bleiberg* à l'automne 2010. Et je vous avoue que je suis un peu triste. Car je l'ai déjà lu. Deux fois. Et il y avait longtemps que je n'avais pas éprouvé un vrai pincement au cœur en voyant apparaître le mot « fin » à la dernière page d'un roman. Oh, je sais, j'aurai beau vous dire « montrez-vous plus malins que moi, faites durer le plaisir, prenez le temps de l'effeuillage, soyez gourmets plutôt que gourmands », cela ne servira à rien. Quand vous commencerez ce livre, vous ne pourrez pas vous interrompre. *Le projet Morgenstern*, ce n'est pas un livre, c'est une machine de guerre. Alors certes, une telle expression peut sembler brutale, voire mal adaptée en l'occurrence, tant l'humain occupe une place centrale dans les « Projets » de David S. Khara. C'est vrai. Mais il est vrai aussi que cette trilogie formant un tout indissociable n'a de cesse de démontrer, avec une argumentation implacable, que l'homme, s'il s'abandonne aux mécaniques de mort qu'il a lui-même inventées, finira broyé entre les mâchoires de bêtes aussi immondes qu'avidées. Loin de verser pour autant dans un nihilisme désespéré, l'auteur décide au contraire de nous présenter des personnages qui refusent de baisser les bras. J'écris d'ailleurs « personnages », après avoir été tenté de préférer « personnes », tant Eytan Morgenstern et ses compagnons de lutte paraissent proches de nous, crédibles et attachants. Merveilleux paradoxe, et étrange interaction, grâce à une œuvre de fiction qui nous apporte l'évasion rêvée, tout en nous replongeant de loin en loin dans une poignante réalité...

Là est le cœur du *Projet Morgenstern*. Car que ce soit dans la Pologne de 1943 ou dans le New York contemporain, ne nous y trompons pas, il est ici question de résistance. Et c'est magnifique. Chacun s'accorde à louer le talent de David S. Khara pour son machiavélique sens du suspense, la précision ciselée de ses intrigues, l'exemplaire efficacité de ses dialogues, son approche cinématographique et chorégraphique de l'action, mais cela revient presque désormais à enfoncer des portes ouvertes. La patte « David S. Khara », c'est en effet tout cela à la fois, mais c'est aussi et

surtout une incroyable et bouleversante capacité à projeter sur l'écran noir de nos rétines une mosaïque de destins croisés plongés dans la tourmente. Ne vous méprenez pas, je ne fais pas allusion à ces larmoyantes « études de caractères », chères aux élites autoproclamées de la littérature, mais au concept du « livre choral », dans le sens collectif du terme. Au cinéma, un « film choral » implique un grand nombre de personnages, tous importants. Et ça tombe bien, car l'auteur des « Projets » n'abandonne jamais aucun d'entre eux sur la voie sans issue de la figuration.



Dans *Le projet Morgenstern*, tous les protagonistes possèdent une véritable épaisseur. De Jacky et Jeremy, « rescapés » du *Projet Bleiberg*, pris ici en tenaille entre certaine branche de l'armée américaine et une organisation encore plus opaque, à Avi et Eli, véritables frères d'armes et incarnations vivantes de la fiabilité, de Janusz et Vassili, braves parmi les braves, à Karl-Heinz Dietz le chasseur nazi et Eytan Morgenstern l'excubaye devenu chasseur de nazis, ce roman, véritable « deux en un », à la fois préquelle et séquelle (dans les deux sens du terme) bouillonne,

foisonne et passionne. Dans cet ultime chapitre (que cet « ultime » est désagréable à écrire...), Eytan devient encore plus central, faisant figure à la fois de chasseur et de proie, et sa constitution... particulière aiguise les appétits des monstres d'hier et d'aujourd'hui. Et le passé de continuer à nourrir le présent en boucle, dans un éternel recommencement

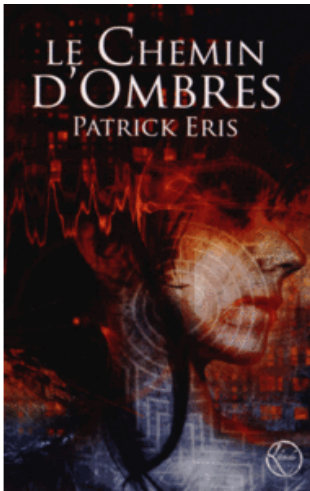
d'expérimentations abominables... L'auteur utilise d'ailleurs l'expression de « science cachée » pour définir certains des thèmes traités durant cette trilogie, et dans ce livre en particulier. Sans doute a-t-il raison, d'autant que son intrigue repose sur une architecture solidement documentée étayée d'exemples éloquentes. Les signes sont là. Et il ne s'agit pas d'une fumeuse prophétie apocalyptique de plus. Le transhumanisme est bel et bien une réalité. Néanmoins, Jean-Hugues Villacampa et moi-même préférons malgré tout, en bons vieux sceptiques, prétendre que ce qui n'a pas encore été révélé au grand public relève plutôt de la Science-Fiction, ou à tout le moins de l'anticipation. Et heureusement qu'il y a entre David S. Khara et nous ce petit point de désaccord, car autrement je n'aurais pas eu le plaisir de chroniquer ce livre extraordinaire, ni ses deux prédécesseurs. Avec tout le respect et l'amitié que j'éprouve à l'égard des brillants rédacteurs de *La Tête En Noir*, pas question de leur abandonner *Le Projet Morgenstern* sous le prétexte qu'il ne s'agirait « que » d'un Thriller. Car ce livre est bien plus que cela. Thriller, espionnage, aventure, Science-Fiction (ici, l'auteur préférera « prospective », ou peut-être « politique-fiction », et on ne va pas se fâcher pour si peu), action, Histoire avec un petit ou un grand « h », David S. Khara joue avec les étiquettes en virtuose, et bat les cartes du passé pour mieux redessiner celle du monde actuel. Et comme le personnage d'Eytan Morgenstern est le colosse aux pieds d'argile le plus sacrément sympathique de toute la fiction française contemporaine -et sans doute, dans la vraie vie, le meilleur ami que l'on puisse espérer- il va être bien difficile de le quitter, même si son auteur lui a ménagé une sortie de scène en forme d'apothéose. Reste maintenant à savoir si David S. Khara se sent capable d'abandonner un tel personnage... Oui, ceci est une bouteille à la mer autant qu'une provocation, et rien ne nous ferait plus plaisir que d'accorder un droit de réponse au principal intéressé...

ARTIKEL UNBEKANNT

Le Chemin d'Ombres, de Patrick Eris, chez Lokomodo

« Je ne sais pas. Je ne comprends pas bien. On a juste... Rêvé. On a juste fait un beau rêve. »

Dans ce qui semble être un futur très proche (voir un passé qui l'est tout autant si on s'en tient aux émeutes londoniennes donc bon, on va dire « à notre époque »), un aréopage de psychiatres et psychologues se réunit dans un manoir en pleine *country* anglaise. L'objectif de ce curieux colloque ? Une expérience inédite visant à permettre à des sujets de partager leurs rêves, de rêver ensemble, en commun.



Marion Darras, une jeune praticienne, plutôt fragile, touchante de part ses doutes, fait partie du cortège des invités. Elle y retrouve d'anciens patients, les trois cobayes, et également un ex, pour lequel, il y a six ans, son cœur avait pas mal balancé.

Serpentant entre *The Cell*, *Les Griffes de la nuit* et *Inception*, *Le Chemin d'Ombres* est tortueux, passionnant et intrigant. Il donne envie de l'arpenter sans faire de pause. D'autant plus qu'il n'est pas très long. Ramassé mais complet, ce roman va vous faire voyager dans des contrées oniriques classiques (le labyrinthe des rêves) mais très bien gérées par l'auteur. Le récit est aussi et

surtout, en plus du moyen de raconter une histoire prenante, l'occasion de brosser de très beaux portraits psychologiques, tout en finesse. Les patients mais aussi la protagoniste principale sont dépeints avec minutie, empathie et immanquablement, on s'attache à eux. On partage les hésitations de l'héroïne, sa vulnérabilité nous attendit...

De fait, il n'est alors plus difficile de les suivre lors de leurs pérégrinations rêvées, entre métaphores de leurs blocages psychiques et catharsis libératrices. Et de l'autre côté, nous assistons, en compagnie du docteur Darras à cette étrange et soporifique expérience (puisque il semble quasiment ne rien se passer). Autour des patients, la petite société de professionnels, en vase clos, n'est guère reluisante et cette faune abrite quelques prédateurs qui semblent bien plus dangereux que leurs patients. Le temps passe, paresseux, suscitant l'ennui et le vice. Ne manque que le besoin, qu'on pourrait ici remplacer par le désir de notoriété si l'on cherchait à paraphraser Voltaire.

...la société et son rapport à l'altérité, à la différence, à la folie...

L'expérience semble au point mort et il ne se passe pas grand-chose. À première vue, car quand on adopte le point de vue des cobayes, on voit se tisser des liens, des liens inédits et solides, qui vont leur permettre de faire des choses terribles. Seulement, est-ce que ce sont des rêves ou la réalité ? Un cauchemar ou un véritable massacre ?

Sans repères, il est difficile de se prononcer. Nous, lecteurs, sachons ce qu'il en est et tout cela nous incline à frissonner en dévorant la suite pour voir comment tout cela va se terminer.

Patrick Eris ne se prive pas, à travers son roman, de nous faire la description d'une société à bout de souffle, épuisée par sa misère créatrice d'intolérances. Une société terrifiante, aux relents xénophobes qu'on retrouve dans, par exemple, *Les Fils de l'homme* ou plus près de notre réalité, dans la société grecque actuelle. Le communautarisme, la délinquance, la vidéosurveillance, l'ultralibéralisme sauvage et les travers de la société post-thatchérienne anglaise ne nous sont pas épargnés et d'ailleurs, ces derniers ne sont pas pour rien dans les pathologies des

patients. « *Les gens ne deviennent pas fous, on les rend fous* » lâche une des médecins, désabusée. Tandis que l'autre évoque le fait qu'être fou protège de la folie... La société est ici totalement aliénante. C'est elle qui génère les fous, elle qui broie les faibles sans pitié. Le monde extérieur est souvent vu comme un agresseur, un endroit froid et dangereux et la folie un réconfort. Encore qu'un des personnages viendra battre en brèche cette manière de se représenter le réel, sa souffrance mentale ne lui étant d'aucun réconfort... L'enfer, c'est parfois soi-même.



La psychanalyse, le mystère de ce qui se cache derrière nos rêves, la société et son rapport à l'altérité, à la différence, à la folie sont ici autant de thèmes brillamment étudiés autour d'une intrigue solide et captivante où le suspense et les ambiances oppressantes règnent en maîtres.

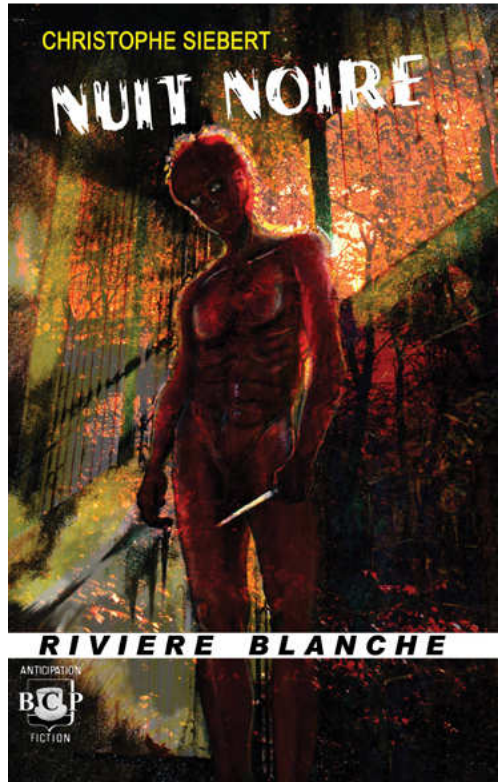
La suggestion sonore de DJ Gerbillus : Le livre abonde de références musicales, citant à plusieurs reprises, notamment, **Sopor Aeternus & The Ensemble of Shadows**. Il ne sera donc pas dur d'accompagner musicalement votre lecture. Personnellement, j'ai voyagé dans les rêves sur fond de **How To Destroy Angels** et de leur premier album, *Welcome Oblivion*.

DARTH GERBILLUS

Phénomène 
Le Bouquiniste

Métachronique d'une putréfaction avancée : *Nuit noire*, de Christophe Siebert.

Plus de sept ans que je suis ici. Quatre murs ouatés d'une blancheur immaculée. Une table. Un lit. Et une petite bibliothèque avec 48 livres dedans. La quasi-intégralité d'une collection. Depuis trois ans, le rythme de parution s'est accru, et j'ai un peu de mal à le suivre. Au début ça allait, mais un livre par mois, c'est beaucoup. Surtout avec les cachets. Et pourtant, quand j'ai appris en 2006 que Philip Dexter Ward relançait en compagnie de son vieil ami Jean-Marc, dit « l'officier » la meilleure collection des mondes noirs connus, mon sang pourri n'a fait qu'un tour de manège avant de contaminer celui du Mickey dont on venait pour moi d'attraper la queue.



Elle avançait masquée, mais c'était bien Elle, la parfaite machine à cauchemars, et je l'ai reconnue dès que j'ai reçu le premier volume de la saga de

Madame Atomos. « Angoisse »... D'aucuns prétendent que cette collection n'existe plus depuis 1974. Ca me faisait bien rire si je le pouvais, mais le rire est le propre de l'homme... En tout cas j'ai la preuve par 48 que « si la mort peut mourir », la peur de la mort est quant à elle éternelle. 48 preuves soigneusement alignées devant mes yeux émerveillés, 48 assurances de nuits blanches signées Gudule, Orloff, Papoz, Rayjean, Rocher, Steiner et tant d'autres...

**Même la gentille infirmière,
prénommée Johanne, qui veillait sur
moi jusqu'alors, a jeté l'éponge.**

Après avoir commencé par rééditer quelques incunables, Philip Dexter Ward préfère aujourd'hui privilégier jeunes auteurs et textes inédits. C'est tout à son honneur, même si la prose empoisonnée d'un Marc Agapit m'aiderait à digérer ce qu'on me fait absorber par ici...Toujours est-il qu'après avoir notamment révélé David S. Khara, la nouvelle « Angoisse » a donné sa chance il y a un an et demi à un certain Christophe Siébert. Son roman, intitulé « Nuit noire », porte le numéro 33 -dites 33, tirez la langue, dormez-vous bien en ce moment, pas trop de rêves ?- et « ils » ont longtemps hésité avant de me laisser le lire...

Il faut dire qu'ils testent les livres avant de me les confier. Et celui-là a la réputation d'être particulièrement ignoble. Quand j'ai appris sa parution, j'ai essayé de dissimuler mon excitation, mais n'y suis pas parvenu. Même la gentille infirmière, prénommée Johanne, qui veillait sur moi jusqu'alors, a jeté l'éponge. Depuis, elle a changé de service, et je ne l'ai plus revue. Voilà déjà plus d'un an que je rumine ma double erreur. Pas de « Nuit noire » pour me stimuler, plus de Johanne pour me calmer. J'ai merdé sur toute la ligne.

J'ai bien essayé de montrer patte blanche, mais il n'y a rien eu à faire. « Dans votre état, vous comprenez... », disait l'Ancien. « Mais ce n'est que de la fiction... », répondait le Moderne. Les deux discours s'annulant, ma requête avait fini par ressembler à un morceau de pâté de tête informe, sorti du congélateur puis remis au frais avant que j'aie le temps d'y goûter. Ma frustration augmentait à mesure que le temps passait.

Toutefois, les circonstances ont dû finir par jouer en ma faveur, car les livres de cette collection sont les seuls que je ne « dévore » pas au sens littéral. Je préfère les rats. J'ai beau me défendre en prétendant qu'avec eux c'est « manger ou être mangé », ceux qui s'occupent de moi n'aiment pas ça. Et puis ils sont malins, et ils savent sans doute que ce ne sont pas les rats qui mangent les livres dans ma chambre... C'est pourquoi, depuis une semaine, je me suis mis au régime sec. Ni rats ni livres. Ceci dit, pour être honnête, depuis que la pièce a été désinfectée, les bestioles se font rares. Et comme les seuls livres qui restent sont les 48 intouchables, l'abstinence s'impose.

Quoiqu'il en soit, l'Ancien et le Moderne ont dans doute pensé que j'allais mieux puisqu'ils m'ont enfin fait parvenir le livre de Christophe Siébert. Et j'ai compris pourquoi ils avaient autant réfléchi avant de prendre cette décision. « Nuit noire est l'histoire d'un type qui aime beaucoup sa mère et découpe des femmes en morceaux », est-il écrit sur le quatrième de couverture. Par l'odeur alléché, j'ouvre le bouquin. Qui n'a rien d'un pavé, mais qui pourtant vient aussitôt troubler la mare bilieuse tapissant mon estomac. Le style direct et cru fait songer à ces auteurs de neo-polar français qui écrivaient comme d'autres jettent des pierres. Sauf que la sécheresse et la brutalité de Siébert sont entièrement au service d'un traitement clinique et obscène de l'horreur explicite. Ce roman est un renvoi, un miroir vomitif.

J'aimerais poursuivre ma lecture, mais il est déjà tard et c'est l'heure de ma promenade. Ma promenade intérieure, au gré de la Rivière Blanche. Ma « nuit noire » a commencé et je laisse le charme de la machine à cauchemars agir. Tel un fœtus mort-né, je me recroqueville dans mon lit et contemple avant de fermer les yeux le magnifique écorché vif qui orne la couverture du livre... Une vie plus tard, je le retrouve, c'est mon double, mon âme en peine, et il est avec moi sur un radeau. Non, il EST une partie du radeau, car celui-ci est constitué de carcasses d'hommes et de femmes ligaturées entre elles, et j'embrasse mon frère de sang avant de sucer sa moelle avec gourmandise.

SCHWEINHUND



Dans cette rubrique je me propose d'évoquer des sujets qui démontrent que la réalité de l'univers dans lequel nous vivons dépasse parfois la (Science-) fiction.

**Et vous ? Vous le pensez comment
l'univers dans lequel vous vivez ?**

*Un peu d'épistémologie n'a jamais fait de mal à
personne.*



Quand on regarde l'histoire des sciences, on ne peut que constater l'évolution permanente de la pensée scientifique. Cela paraît évident : il faut bien que nos chercheurs transforment leur façon d'appréhender l'univers au fur et à mesure de leurs découvertes.

Qu'en est-il de l'homme de la rue ? Lui suffit-il d'utiliser les nouveaux objets issus du progrès technique pour imaginer l'univers autrement ? Ce n'est pas si sûr !

1-La géométrie toute puissante.

À la fin du 17^e siècle, Newton publie sa *Loi de la gravitation universelle*. C'est une incitation à penser l'univers en termes de géométrie, c'est à dire : comme un objet qui peut se mesurer (à l'aide de l'espace et du temps). Il s'agit, à l'époque d'une véritable révolution de la pensée. On peut désormais prévoir le mouvement des planètes, des comètes...

C'est finalement une façon assez rassurante de concevoir le monde : on imagine aisément qu'il adviendra un jour où le comportement de l'univers entier pourra être calculé et prévu. C'est une question de temps, d'accroissement dans la précision des calculs.

C'est sans doute pour cette raison qu'il fallut moins d'un siècle pour que cette façon de penser fût adoptée par tout le monde. La loi de la gravitation fonctionnait à merveille (à de très rares exceptions près), et perdurera jusqu'au début du XX^e siècle.

2-Le grand schisme.

Au début du XX^e siècle donc, la physique est brusquement coupée en deux. D'une part avec la théorie de la relativité générale d'Einstein, d'autre part avec le développement de la mécanique quantique qui devient la physique quantique.

$$(1) \quad H | \psi \rangle = i\hbar \frac{\partial}{\partial t} | \psi \rangle$$

$$(2) \quad \frac{P^2}{2m} + V = -\frac{\hbar^2}{2m} \Delta + V$$

$$(3) \quad \Delta x \cdot \Delta p \geq \frac{\hbar}{2}$$

$$(4) \quad (i\gamma^\mu \partial_\mu - m)\psi = 0$$

La relativité remplace la géométrie newtonienne. Il n'y a plus d'un côté l'espace et de l'autre le temps, mais l'espace-temps. Cette notion met à mal la notion de simultanéité. En effet, on ne peut plus dire qu'un événement se produit ailleurs en même temps qu'ici. L'information concernant l'événement qui s'est produit ailleurs n'est pas instantanée. Elle ne peut dépasser la vitesse de la lumière et ne nous parviens que plus tard. Lorsque l'information concernant les événements lointains nous parvient, ces événements font déjà partie du passé.

Quant à la physique quantique, si elle permet de

mettre au point des appareils dont le grand public finira par se servir, elle reste hermétique pour la plupart d'entre nous. Comment concevoir que le monde dans lequel nous vivons n'est qu'un assemblage de vibrations plus ou moins statistiques ? Comment le concevoir alors que nous sentons sous nos doigts la rugosité d'une écorce ou la douceur de la peau d'une femme ?

On se retrouve un peu comme à l'époque de Newton sauf qu'on a deux théories au lieu d'une. Et chacune fonctionne très bien dans son domaine et a conduit au développement de choses aussi banales (aujourd'hui) que le GPS (relativité) ou l'ordinateur (physique quantique).

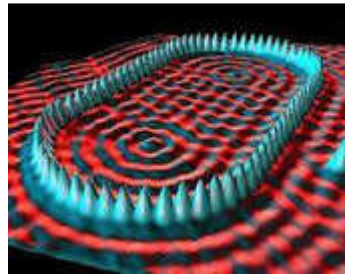
Si ces évolutions sont adoptées par la majorité des scientifiques, en revanche le grand public lui continue à penser en termes de temps d'un côté et d'espace de l'autre, et (en dehors de ceux qui ont lu Korsibsky ou Van Vogt) considèrent qu'une chaise est une chaise, et non pas un assemblage électronique et vibrant. Pour la vie courante, ça marche très bien.

Ce décalage entre la pensée scientifique et la pensée de l'homme de la rue s'accroît au fur et à mesure que les modèles qui permettent de comprendre l'univers deviennent plus complexes et n'est peut-être pas étranger à la perte d'autorité et de crédibilité des scientifiques. « Votre théorie, je ne la sens pas », entend-on dire parfois. Sans contester le fossé se creuse.

D'autant que, même pour les scientifiques, les choses ne sont pas si simples.

3-Réconciliation impossible.

L'univers dans lequel nous vivons est censé être le même quelle que soit l'échelle à laquelle on l'observe. Nous-mêmes et les galaxies sommes formées des mêmes particules ou atomes. Et les atomes les plus lourds ont été formés dans le cœur des étoiles. Peut-ont dès lors se satisfaire d'expliquer cet univers de trois façons différentes : l'expliquer à grande échelle à l'aide de la relativité (qui ne fonctionne pas à l'échelle des particules), l'expliquer à l'échelle des particules à l'aide de la physique quantique (qu'on n'arrive pas à faire rejoindre la relativité) et dire qu'on se fout de l'une et de l'autre à notre échelle, car pour la majorité des choses de la vie courante Newton fonctionne très bien.



Autre épine dans le pied de la relativité (découverte confirmée dans les dix dernières années). Alors qu'on s'attendrait que la gravitation (force attractive) ait tendance à ralentir l'expansion de l'univers, c'est le contraire qui se passe : l'expansion s'accélère. Plusieurs théories s'affrontent, mais à ce jour il n'y a pas de solution définitive. (Voir TEE n° 20 – Noir c'est noir).

Pour terminer, la physique quantique fonctionne très bien puisqu'on en applique les résultats. Le seul problème est qu'on ne sait pas vraiment de quoi l'on parle ! On avait coutume de « voir » les atomes sous forme de billes microscopiques avec d'autres billes qui tournaient autour (les électrons). En physique quantique on n'utilise plus que des formules mathématiques (des fonctions d'onde) qu'il est impossible de se représenter visuellement. Qu'est-ce que la matière ? Des formules mathématiques ! Mais quand je reçois un pot de fleurs sur le crâne, je n'ai pas l'impression d'avoir été assommé par une formule mathématique. Il y a un réel fossé entre ce que je perçois du monde et les calculs qui expliquent comment il fonctionne.

Ce qui fait dire à Cédric Villani (médaille Fields 2010) : « Les astrophysiciens inventent des concepts qui sont juste des constats de non-compréhension » (Ciel & Espace mars 2013).

Il n'y a pas à dire : nous vivons une époque formidable !

PATRICE VERRY

Phénomène J
Le Bouquiniste

**Chic ! Une fiche pratique du Collectif
TRASH :**

Sachez reconnaître un roman GORE.

A quoi reconnaît-on un roman Gore ?

Déjà au fait qu'on y parle de « trilouilles » et non de trilobites ;

qu'un plongeur y meurt « ignoblement » car « ses chairs » sont « brûlées vives avant que sa combinaison de caoutchouc éclate comme un fruit trop mûr » ;

qu'en 1986, on y cite déjà « Chavez », « métis de Latino et d'Indien », dont les « ancêtres rouges avaient chassé la baleine à l'aide de harpons de pierre » ;

qu'une « aube » y est toujours « de sang » et « macule l'Orient » ;

qu'on y voit « trois hommes poursuivre une adolescente » et « la violer à plusieurs reprises » avant que la pauvre soit « précipitée hurlante dans le cratère » ;

que le pont-promenade du bateau est salopé d'un « mélange de vomi, de sang et d'excréments » ;

au fait que le steward s'efforce « de retenir ses intestins qui saillent entre les lèvres de la plaie » ;

qu'une « souffrance indicible » déforme la face de la « femme nue » dont les « seins et le ventre avaient été dépecés » ;

que la cruelle Gladys (aux griffes d'acier) « enfonce vicieusement ses doigts entre les cuisses de la gamine » ;

qu'un « genou » écrase « les parties génitales de son adversaire » ;

que les « intestins » jaillissent « en longs rubans agités de spasmes » ;

et que « quelque chose de dur » s'insère « entre ses fesses » et pénètre « brutalement en elle ».

Voilà. Ami lecteur, si tu as l'habitude de feuilleter un livre avant de l'acheter, ces quelques repères t'aideront. S'il n'y a rien d'équivalent à tout cela dans celui que tu auras en mains, repose-le : ce n'est donc que du bas-morceau, du dispensable — de la littérature.

Et si à ta demande le libraire ne sait donner de réponse avisée, plonge tes ongles dans ses tripes : il y a des chances qu'il te satisfasse la prochaine

fois.

Avec du TRASH dans ses rayons.

Notre exemple abondamment cité :

Christian Vilà — L'océan cannibale — Gore No. 32 (novembre 1986).

Dans lequel vous trouverez un simple tumulus sous-marin devenir mamelon vorace puis volcan hyper magnétique gonflé comme un soleil de mort, hommes et femmes esclaves d'une abomination et enfin apocalypse — tout autant qu'électroencéphalogramme subitement plat.

Tapotons les vitres des jauges, voulez-vous ?

GORE : 8/10. Intestins déroulés au rendez-vous.

VIOLENCE : 8/10. Jolie valse entre les tortionnaires et de leurs victimes.

SEXE : 8/10. Les sexes féminins ont un goût poivré.

TRASH... COMING YOUR WAY !

**maine
COPY**

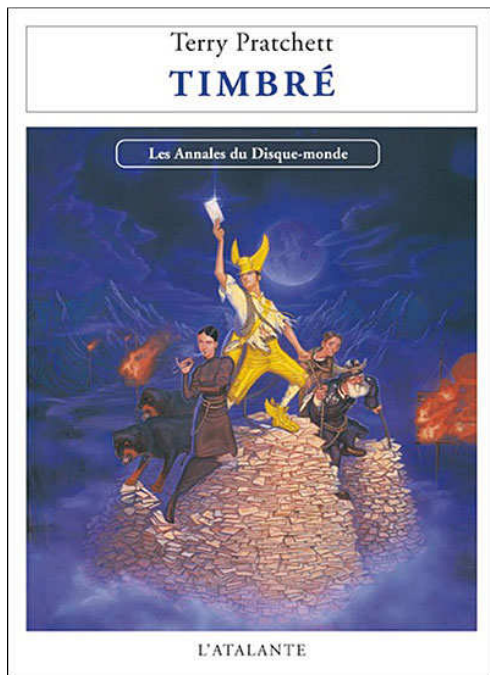
54, rue Parcheminerie – ANGERS

Tél. 02 41 43 88 54

maine.copy@orange.fr

« Timbré » Terry Pratchett L'Atalante

Dans le paysage de la SFFF internationale, Terry Pratchett est un OVNI. Cet auteur touchant au génie est atteint depuis quelques années d'une forme rare de la maladie d'Alzheimer et a préparé son départ littéraire en confectionnant une documentation touffue pour les auteurs qui le succéderont à conter l'épopée de SON univers : le disque-monde.



Un disque de taille planétaire porté par quatre éléphants géants, eux même fermement debout sur A'Tuin une tortue géante naviguant dans l'espace. Sur ce monde, des continents, des villes, des épopées, de petites histoires avec de grands et petits héros, le tout traité avec un premier degré humoristique mais toujours avec un fond faisant appel à l'émotion et l'humanité.

On trouvera parmi les nombreux personnages récurrents de la série : Rincevent, l'éternel apprenti-magicien, la Mort qui n'hésitera pas à démissionner ou sauver l'équivalent du Père-Noël, un Conan de quatre-vingt ans toujours bien vert malgré les nombreux outrages de l'âge... Autre artifice scénaristique : prendre une situation ou un

système existant dans notre monde et le retranscrire sur celui supporté par A'Tuin.



Une « alliée » inattendue de Moite

Timbré en est un exemple précis qui nous conte comment le Patricien, politique tout puissant d'Ankh Morpork, capitale d'un état « occidental » décide de lutter contre le monopole de communication inter-cités détenu par le télégraphe optique en remettant sur les rails un système postal tombé littéralement en ruine. Pour arriver à ses fins, il « recrute » (lui évitant la peine de mort) Moite Von Lipwig, escroc notoire qu'il nomme ministre de La Poste. Inutile de dire que le chemin ne sera pas simple pour Moite, bien obligé de s'exécuter sous la « protection » d'un golem d'argile particulièrement opiniâtre. Nous découvrirons les mécanismes complexes qui ont amené à l'invention du timbre et de l'affranchissement, que le courrier accumulé possède des pouvoirs de communication et quel plaisir nous prenons à recevoir du courrier même daté... Ne nous y trompons pas, les mécanismes dénoncés ici ne sont pas sans rappeler ce qui se passe sur notre Terre bien sphérique, tout ceci avec un humour débridé, des personnages toujours hauts en couleur et attachants en diable.

JEAN-HUGUES VILLACAMPA

Il est à noter que la BBC a tourné trois films de trois heures se déroulant sur le disque monde dont « Timbré » mais aussi « Le père Porcher » avec pour héros La Mort et « Le huitième sortilège » où nous rencontrerons « le touriste » accompagné de sa malle à pieds. Une réalisation de téléfilms britanniques qui décidément ose bien des choses.

« La légende de Drizzt » de R.A. Salvatore, Andrew Dabb, Tim Seeley chez Milady

R.A. Salvatore est l'un des auteurs qui fut appelé à novelliser des aventures ayant lieu dans les Royaumes Oubliés un monde créé pour le jeu de rôle Donjons et Dragons.



Salvatore a une idée de génie, il utilise un héros faisant partie d'un des groupes ethniques les plus craints du jeu : un elfe noir. Les elfes noirs sont des créatures vivant dans un régime matriarcal très religieux et dont les dieux sont des démons. Ils vivent dans de grandes cités souterraines où ils règnent en maître ayant peu d'ennemis capables de rivaliser contre eux dans les arts de la magie et de la guerre. Salvatore prend le contrepied de la légende en inventant Drizzt qui deviendra rapidement un renégat pourchassé par ses frères. Il est capable de compassion, comme de se rebeller contre la matriarche de sa famille, ceci en partie grâce à son père. Il deviendra un habitant de la

surface avec tous les problèmes que son apparence peut causer.

Drizzt deviendra très vite un héros connu de tous (pour au moins les puissants de ce monde. On le retrouvera le long de nombreux romans de Salvatore, et sera un personnage de rencontre pour des jeux vidéo comme « Baldur's Gate ».

Les aventures de Drizzt ont tout d'abord été éditées par Fleuve Noir, puis par Milady qui a révisé la traduction.



Deux dessinateurs de comics, plutôt spécialisés dans « GI Joe » et « Transformers » se sont lancés dans l'adaptation de l'épopée de Drizzt, dont j'ai lu avec un soupçon de méfiance la première trilogie. La réussite est là, le dessin est limpide et le scénario bien découpé La première trilogie permet d'assister à la naissance de Drizzt sauvé miraculeusement d'un destin improbable, les hommes n'ayant dans la société drow (elfe noir) qu'une valeur toute relative. Exercé au maniement des armes par son père, maître d'armes de la maison Do'Urden à Menzoberranzan, la grande cité drow, Drizzt s'apercevra bien vite que tout l'oppose au comportement de ses contemporains. Il fera même preuve d'humanité ! La trilogie est passionnante à plus d'un titre car elle permet de comprendre la société drow et ses fonctionnements, de rencontrer créatures et peuples du monde souterrain et se rendre compte de la puissance des maisons nobles drows. Le dernier tome est plus « commun » puisqu'il s'agit pour Drizzt de découvrir le monde de la surface et ses dangers.

JHV